

Livre en format poche

Number 127, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

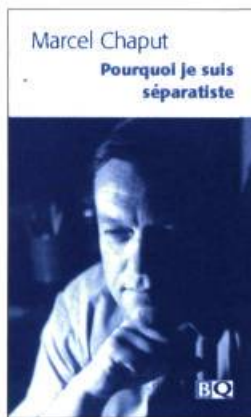
Cite this review

(2007). Review of [Livre en format poche]. *Lettres québécoises*, (127), 64–65.

MARCEL CHAPUT

Pourquoi je suis séparatiste
suivi de **Quatre autres écrits politiques**

(édition établie et annotée par Sylvie Chaput, préface de Michel Venne),
Montréal, BQ, 2007, 272 p., 10,95 \$.



Pourquoi relire Chaput aujourd'hui? Pour revenir à l'essentiel. Pour comprendre les motivations profondes du mouvement à sa naissance. Pour mesurer le chemin parcouru. Pour retrouver le goût de débattre rationnellement de notre avenir politique. Pour apprécier le fait que ce débat appartient à chacun de nous, chaque citoyen ayant le droit et la responsabilité d'y prendre part de manière éclairée et réfléchie.

Marcel Chaput est devenu séparatiste en 1937. En 1961, il affirmait que l'idée d'indépendance « revient tous les vingt ans ». C'est-à-dire que chaque nouvelle génération se dit comme la précédente: « Quelle sorte de peuple

sommes-nous donc, nous Canadiens français? Les autres peuples du monde sont indépendants, sont libres, sont maîtres chez eux. Et nous, nous ne le sommes pas. » (Michel Venne)



MICHAEL DELISLE
Dée

Montréal, BQ, 2007, 136 p., 8,95 \$.

Ce récit d'une descente inéluctable dans le vide est mené par Michael Delisle avec une rigueur exceptionnelle. Aucun apitoiement: c'est le lecteur qui est appelé à porter le poids du malheur. On pourrait lire superficiellement, dans ce roman, une illustration des dysfonctionnements provoqués par le passage de la société traditionnelle à la modernité, il y a quelques décennies. C'est infiniment plus: une véritable tragédie de l'abandon, aussi actuelle aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

On en sort envahi d'une immense pitié pour Dée, pour les autres, pour la pauvre tribu humaine. (Gilles Marcotte, L'actualité)

C'est un véritable petit exploit que réussit Michael Delisle de relater, en de courts épisodes, la délitescence de ce personnage de fillette qui a grandi trop vite, est devenue une épouse esseulée, puis avant même ses vingt ans, une femme vieillie, assommée par les médicaments. (Robert Chartrand, Le Devoir)

L'un des romans québécois les plus réussis et les plus dérangeants de ces dernières années. (Michel Biron, Voix et Images).

LOUIS GAUTHIER

Voyage au Portugal avec un Allemand

Montréal, BQ, 2007, 112 p., 8,95 \$.

Après *Voyage en Irlande avec un parapluie* et *Le pont de Londres*, voici le troisième volet du cycle que l'auteur a consacré au voyage.

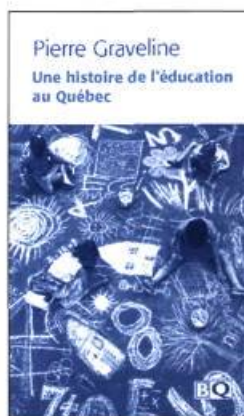
Dans cette œuvre, le regard a plus de poids que le spectacle et c'est tant mieux. Telle est la manière de M. Gauthier, qui contraint l'émotion et l'enflure au



profit de ce qui est nécessaire et suffisant, une écriture, c'est-à-dire un style. (Réginald Martel, La Presse)

Louis Gauthier est un vrai, un profond voyageur, c'est-à-dire le contraire d'un touriste. (Gilles Marcotte, L'actualité)

Je vous le dis tout de suite, c'est une histoire sans intérêt. Et pourtant obsédante. Organique. Un champignon magique. Tu le goûtes: bof. Mais une heure après t'es gelé comme une balle. Deux semaines après, t'es pas encore redescendu. Un climat. Un style. (Pierre Foglia, La Presse)



PIERRE GRAVELINE

Une histoire de l'éducation au Québec

Montréal, BQ, 2007, 168 p., 10,95 \$.

L'éducation façonne la vie des individus et l'avenir des nations. C'est cette conviction qui est à l'origine du présent ouvrage, une synthèse accessible, engagée et passionnante de quatre siècles d'histoire, du début de la colonie à nos jours.

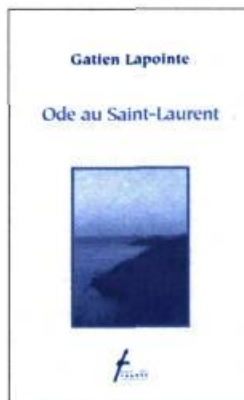
Nationaliste, laïciste et syndicaliste, l'essayiste affiche ouvertement ses convictions, et ses engagements colorent, de belle façon, le chemin qu'il nous invite à parcourir avec lui. Simple, efficace et militante, son histoire ne se contente pas de platement rapporter les faits; mobilisatrice, elle rend plutôt compte d'une évolution qu'elle nous incite à poursuivre dans un sens favorable au plus grand nombre. (Louis Cornellier, Le Devoir)

Un ouvrage essentiel pour comprendre les origines et le développement de la société québécoise. Une référence! (Normand Caron, Histoire Québec)

GATIEN LAPOINTE

Ode au Saint-Laurent

Trois-Rivières, Écrits des Forges,
2007, 224 p., 20 \$.



Ode au Saint-Laurent est le millième titre au catalogue des Écrits des Forges. C'est la première édition en format livre de poche de ce titre. Paru en 1963, ce recueil demeure l'une des œuvres fondatrices de la poésie nationale. L'un des ouvrages les plus lus, les plus vendus et les plus célébrés de la littérature québécoise. Poète du voyage intérieur, Gattien Lapointe l'affiche en plein jour et y sème le cœur du pays souhaité, pour le faire naître et grandir.

Ce poème, je voudrais l'écrire comme une bête fait son nid, comme une source marche sur la terre, comme la glace ou le feu prend; je voudrais l'écrire comme l'homme ordinaire se construit d'instinct un abri contre les temps et les tempêtes,

contre la mort; je voudrais l'écrire exactement comme je l'éprouve: avec ma chair et mon sang.

Chez Gatién Lapointe, le corps et la terre s'appartiennent par le langage, sont ce territoire à dire, à nommer, à aimer. Soudés, ils sont ce pays de naissance, le premier mot, toute vie, toute beauté.

*Ma langue est d'Amérique
Je suis né dans ce paysage
J'ai pris le souffle dans le limon du fleuve
Je suis la terre et je suis la parole.*

*Et la beauté, je l'affirme au risque même de me contredire,
ce n'est pas un poème, ni une page de musique, ni un
tableau, c'est la vie elle-même.*

*Ce pays se prend par le corps et dans l'instant. Où les
bornes du temps finissent commence notre cœur — chose
neuve et rebelle.*

GILBERT LA ROCQUE

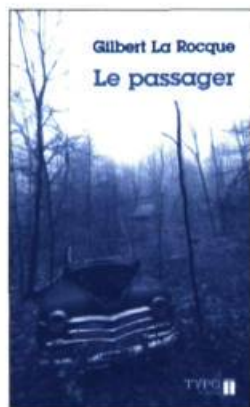
Le passager

Montréal, Typo, 2007, 224 p., 12,95 \$.

Dans *Le passager*, Bernard Pion, le personnage principal, a subi les violences de son père alcoolique durant toute son enfance. Ces agressions remplies de mépris, de rage et de lâcheté, qui marquent le jeune homme pour le reste de sa vie, l'ont conduit à tomber lui-même dans la spirale de la violence que La Rocque décrit ici avec efficacité.

[...] il était véritablement brisé irréparable, il pouvait déjà sentir cela dans lui, dans sa tête où ça brassait tout lousse comme dans un vieux jouet mécanique dont les ressorts ont pété, oui c'était comme ça qu'il se sentait, humilié, vaincu jusque dans le plus profond de son cœur, portant déjà dans sa mémoire de quoi mijoter de ténébreux bouillons...

Correcteur pour une maison d'édition, Bernard vit avec Liliane et caresse le rêve de devenir un écrivain reconnu. Mais chaque frustration fait resurgir des émotions semblables à celles qu'il a vécues durant son enfance et le plonge dans une folie que sa logique ne suffit pas à contenir. La Rocque nous contraint, par son écriture haletante, à accompagner Bernard dans les tourbillons de sa folie, dans sa course qui va s'accéléralant, à la recherche de la bonne destination.



Dans ce roman, nous retrouvons le style exceptionnel de Gilbert La Rocque, son écriture troublante par ses ruptures de rythme et ses mots crus, parfois vulgaires. Les descriptions de La Rocque sont tellement efficaces que, lorsque son personnage a bu, le lecteur a la nausée! Quand il décrit l'été de son enfance, le lecteur a chaud! Il nous livre ainsi une quantité de renseignements qui s'enchaînent très rapidement, comme s'il ne voulait pas perdre le fil et ne nous laissait pas le choix d'être imprégnés de tout ce que son personnage ressent, nous donnant même des images plus nettes et plus précises que nous ne le souhaiterions.

[...] il se sentait engagé dans un système de rouages infiniment compliqué, dans un jeu terrifiant de causes et d'effets dont rien ne saurait le faire sortir, d'où il ne pouvait d'aucune façon s'échapper, de sorte qu'il avait le sentiment de se trouver prisonnier au cœur d'une équation qui, par son existence même, par le seul fait de son déroulement, impliquait du même coup sa solution unique et interchangeable...



YANN MARTEL

Self

*(traduit de l'anglais
par Hélène Rioux)*

Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels poche »,
2007, 376 p., 18 \$.

Que peut-on faire quand on s'appelle Yann Martel et que l'on porte le lourd fardeau d'être considéré comme l'écrivain le plus prometteur de sa génération? On s'amuse un peu en écrivant une autobiographie fictive qui en laissera plus d'un sur le qui-vive!

Il faut avouer qu'il y a de quoi perdre la tête quand on lit dans le quotidien *L'Humanité*

(Paris): « Je vais vous confier un secret: le plus grand écrivain vivant de la génération née dans les années soixante s'appelle Yann Martel. » Ou encore, dans *L'actualité* (sous la signature de Gil Courtemanche): « [...] il sera, avec Michel Tremblay et Mordecai Richler, l'écrivain montréalais le plus connu au monde. » Yann Martel, qui a fait une entrée fracassante dans l'institution littéraire en gagnant le « Journey Prize » aux États-Unis, a été traduit dans plusieurs langues. *Self* est un roman d'apprentissage. Le narrateur y raconte sa vie, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte (trente ans). C'est à la fois une quête d'identité et une interrogation sur le désir, le sexe et l'amour. C'est aussi, et surtout, l'éloge du flou, car le narrateur n'arrive jamais à savoir avec précision qui il est ni pourquoi il a été lancé sur telle ou telle orbite. Tout bouge dans ce roman. Tout s'égare. Tout dérive. *Self*, le roman des infinis possibles.

Je me suis réveillée soudainement. Je ne sais pas pourquoi ni à quoi je rêvais. Je me suis dressée. Tout était confus. Je ne me souvenais de rien, ni de mon nom, ni de mon âge, ni où j'étais. L'amnésie totale. Je savais que je pensais en français, ça au moins, c'était sûr. Mon identité était liée à la langue française. Et je savais aussi que j'étais une femme. Francophone et femme, c'était le cœur de mon identité. Je me suis souvenue du reste, les accessoires de mon identité, seulement après un bon moment d'hésitation. Ce que je me rappelle le plus clairement de cet état de confusion, c'est le sentiment qui m'est venu après, que tout allait bien. J'ai regardé la chambre autour de moi. Un sentiment de quiétude m'a envahi, profond, si profond, à en perdre conscience. J'étais en train de me rendormir. Je me suis allongée sur le côté, j'ai tiré le drap jusqu'à ma joue, et je suis retournée dans les bras de Morphée, le sourire aux lèvres. Tout allait bien, tout allait bien.

C'est arrivé une nuit particulière. Je me suis levée le lendemain matin, je suis restée debout devant le miroir, nue, à me regarder, et j'ai pensé: « Je suis une Canadienne, je suis une femme... et j'ai le droit de vote. »

C'était le jour de mon anniversaire. J'avais à présent dix-huit ans. J'étais une citoyenne à part entière.